LE GRAND-PÈRE.

Le mot de grand-père présente à l'esprit l'idée d'un vieillard en cheveux blancs et tant soit peu voûté. Cela n'est inexact que par exception.

Et chose étrange, cette qualité de grand-père donne, même à ceux qui ne sont pas cassés par l'âge, l'impression de la vieillesse. A la naissance d'un petit-fils, ou d'une petite fille, la première sensation est celle d'une vive joie; la seconde, celle d'un sentiment mélancolique.

On se dit: "Je suis donc déjà si vieux!...." Si l'on consulte son miroir, on croit remarquer, dans son visage, plus de rides, et sur sa tête, plus de cheveux blancs.

C'est une erreur. On est parvenu au sommet de la deuxième génération; de cette hauteur, on voit plus loin dans le passé, et la carrière parcourue semble plus longue.

Pour la grand'mère, l'effet est identique, et plus poignant, peut être. Si la femme conservait sur son âge quelques illusions, elle les sent s'évanouir à l'apparition de ce petit être qui vient réclamer sa part à la vie.—"Eh! quoi, murmure-t-elle, j'ai donc une fille en âge d'être mère!...."

Dans cette situation, plus aucun moyen de se croire jeune. Il faut mettre au rancart ses prétentions, sous peine de friser le ridicule, bien que l'on soit encore loin des sénilités de la décrépitude.

Hélas! oui, nos petits-enfants sont pour nous des certificats d'antiquité. Nous devenons des aïeux. Les nouveaux venus, en parlant d'une date ou d'un fait éloigné, s'exclament avec un sourire: "Oh! c'était du temps de nos grands-pères!" Cela signifie: "Aujourd'hui, ce n'est plus admis dans les usages."

Nous représentons les mœurs anciennes, la tradition qu'on ne suit guère dans ce pays. Nous sommes d'une autre époque; nos idées, notre langage, nos coutumes, notre défroque morale, en un mot, est montée au grenier, comme un meuble démodé et vermoulu. L'avenir, qui est le domaine de nos petits-fils, est l'ennemi du passé, que nous personnifions.

On appelle progrès cette ingratitude. Heureux encore si l'on veut bien se rappeler que nous avons ouvert la voie, frayé le chemin, accompli notre mission, et que nous avions notre raison d'être d'autant mieux que sans nous nos successeurs n'existeraient pas.

***

Rarement le grand-père voit élever ses petits-enfants. Les exceptions ne détruisent pas la règle. L'heure solennelle sonne pour lui avant qu'ils aient eu le temps de le connaître, ou de retenir ses traits. Peut-être est-ce là le secret de sa vivacité d'affection pour eux. Il réfléchit qu'ils ne seront près de son cœur que pour une période très courte. S'il loge sous même toit qu'eux, il leur prodigue, comme à la hâte, tout son amour, toutes ses caresses; il partage leurs jeux; il les cajole et les dorlote; il les gâte si bien que les reconnaissants bébés le préfèrent aux auteurs de leurs jours, et qu'ils se réfugient dans ses jambes lorsqu'ils sont menacés d'une punition. C'est encore à lui qu'ils s'adressent pour obtenir une faveur. Parfois même, ils le mettent de complicité dans leurs malices.... Et qu'ils savent l'attendrir, l'amollir, lui faire perdre la tête, en lui disant entre deux baisers, de leur voix câline:—"Tu es bon, toi, grand-papa!"

Regaillardi par ses petits enfants, le grand-père redevient, par l'esprit, aussi jeune qu'eux. Il leur parle leur langage, qu'il entend mieux que personne; il se prête à leurs fantaisies, et, par sa docilité, fait éclater leur joie.

Quel gracieux tableau que ce groupement des têtes blanches et des têtes blondes! Quelle douce pensée que celle du vieillard oubliant toutes les brutalités, toutes les déceptions de la vie pour revenir à l'âge de toutes les illusions!

C'est l'espèce humaine qui se rejoint par les deux bouts et qui forme un cercle intime dont les extrémités se composent de ceux qui viennent et de ceux qui s'en vont. Aurore et crépuscule. Le matin projette ses rayonnements sur le soir de la vie.

Mais la mort jalouse, je le répète, se hâte de rompre le cercle. Dès leurs premières années, les jeunes ne retrouvent d'ordinaire que dans leurs vagues souvenirs la physionomie vénérable et bonne, mais embrumée, de leur grand-père. La destinée les a sevrés de ses enseignements, des leçons de sa sagesse; elle exige qu'ils apprennent par la pratique, qu'ils connaissent par eux-mêmes les sentiers rocailleux, qu'ils se trompent de chemin quelquefois, et parviennent enfin, essoufflés, sur les sommets de la vie.

Avant de disparaître, le vieillard tient d'habitude à faire sa marque dans l'esprit de ses petits-enfants, car il meurt toujours avec la crainte d'être oublié.

***

Un brave homme de grand-père, croyant sentir sa fin prochaine, voulut mettre par écrit ses pensées, qu'il dédia à sa petite-fille. Voici quelques fragments de son manuscrit:

—J'irai bientôt rejoindre mes ancêtres, y disait-il, et toi, mon enfant, tu as à peine salué l'aube de l'existence. Je suis dans l'âge des souvenirs, tu es dans celui de l'espérance. Tu n'espères même pas encore, car tu ne sais rien des choses de ce monde.

Je vais te dire ce que la vie m'a enseigné. Tu ne me comprends pas; mais, plus tard, tes parents te liront, ou tu liras toi même, ce que je vais écrire, et alors, pour quelques instants, je revivrai dans ta jeune mémoire. Cela jettera un peu de consolation dans ma tombe.

Tu as ouvert les yeux dans une atmosphère d'amour. Tout sourit à ton berceau. Ton bel ange gardien doit joyeusement agiter au-dessus de ta petite tête ses magnifiques ailes blanches. Autour de toi, on ne voit que des visages faisant pour ton avenir les vœux les plus ardents. Tes débuts sont heureux; puissent-ils être un présage de bonheur pour le reste de tes jours!

Cependant, qui pourrait prédire ton sort? Parfois, dans mes rêveries (car je suis un vieux rêveur) je te suis, en esprit, à travers ta future existence,—que j'arrange selon mes souhaits. Je te vois à tes différents âges; j'assiste à tes transformations; tu finis par m'apparaître dans ton plein développement féminin, avec ton auréole de jeunesse. Ma pensée s'arrête aux phases diverses qui formeront ta vie. A chaque période, je te contemple avec les yeux de mon âme.

Elevée d'abord par une mère chrétienne, tu partageras ses croyances, et tu trouveras dans ta ferveur religieuse, outre l'espoir d'une éternité de joie, l'idéal poétique que nous a légué une longue succession de siècles.

A cette mère qui te va consacrer sa jeunesse, qui te nourrira de sa substance, qui ne reculera, pour ton bien-être, devant aucune peine, et qui te donnera la preuve de tous les dévouements, même au péril de sa santé;—à cette digne mère, tu devras un tribut de reconnaissance et d'amour;—et ce tribut, tu l'acquitteras en l'entourant de respect, en te conformant toujours à sa volonté, en ne refusant rien à celle à qui tu dois tout, oui, tout, même la vie!

L'enfant a besoin d'un guide: le bon Dieu lui a donné sa maman. L'homme aussi en aurait besoin; mais il préfère s'en priver, et ne s'en trouve pas mieux.

En continuant à consulter ton avenir, je te vois comblée des grâces de l'enfance. Tu es toute de blanc habillée. Ah! que tu es belle dans tes souliers de peau, tes bas de soie bien collants sur tes mollets mignons, tes courtes jupes de mousseline qui enserrent ta mince taille,—avec ta chevelure bouclée, tes joues roses et ta bouche rieuse!.... Que tout cela sied bien à ta petite personne espiègle et sémillante!

Tu vas, tu reviens, tu cours, tu sautes, tu tombes, tu te relèves. Ta maman te gronde; moi, je n'y trouverais rien à redire: ce besoin de mouvement est de ton âge.

Plus tard, je te vois toujours gentille, oh! oui, bien gentille, mais plus sérieuse. Tu es une fillette d'une quinzaine d'années. Tu te sens devenir femme, et déjà tu en as la réserve et la modestie. Le sexe commence à faire sentir son influence.

Ton éducation est bientôt achevée. Tu as appris les arts d'agrément et les arts utiles: les premiers pour tes loisirs, les seconds pour les nécessités de la vie. Ce sont ces derniers surtout qu'il faut cultiver, et, si le besoin s'en fait sentir, leur demander l'aisance du logis. C'est dans ce but qu'on te les a fait apprendre.

Le travail, pour toute créature, est une loi inéluctable. Ni sexe ni condition sociale n'en sont exempts. Les oiseaux, eux-mêmes, y sont assujettis: ils cherchent leur pâture et font leur nid.

Seulement, le genre de besogne varie selon la situation de fortune. Le riche a la tâche choisie, le pauvre la tâche imposée. Mais nul ne doit rester inactif. Les oisifs et les inutiles valides perdent leur droit à l'existence. On se demande avec justesse quelle est leur raison d'être, et c'est sans trop de chagrin qu'on les verrait supprimer....

***

Te voilà jeune fille. Tu es parvenue à l'épanouissement de ta beauté. Eclosion de fleur humaine. Toutes les séductions féminines sont réunies sur ta figure. Pour leur donner leur relief, il faut les enchâsser dans un sentiment de virginale candeur, n'avoir rien d'emprunté, rester simple, sincère et vraie,—telle que Dieu t'a faite. Si tu es gracieuse, on préfèrera te voir sans fard; si tu ne l'es pas, tu ne saurais le devenir avec des ornements étrangers.

Mais je ne doute pas que tu n'aies su garder ton charme, ta délicatesse, ton parfum de femme. Ce qui me le prouve, d'ailleurs, ce sont les hommages qu'on t'adresse et l'amour que tu as fait naître autour de toi. Bientôt, à ton tour, tu seras épouse et mère......

Mais, depuis longtemps, j'aurai disparu!.... Et de ma longue vie, rien ne restera; il n'y aura dans le monde qu'un homme de moins; un homme qui a souffert en silence l'ingratitude, la jalousie, les méchancetés de toute nature de quelques uns de ses semblables, et qui les a, non oubliées, mais pardonnées en haussant les épaules.

Fais comme moi. Dans le dédain des offenses et le mépris de leurs auteurs, il y a un sentiment de dignité qui ennoblit le caractère. Laissons nos ennemis à la justice de leur conscience.

Je m'en irai sans avoir connu la haine ni cherché la vengeance. En disant adieu à ce monde, je déposerai sur ton front par un baiser d'honnête homme, qui sera le dernier sorti de mes lèvres.

Tu ne t'en souviendras pas; mais plus tard on te mènera au cimetière; et là, devant une humble croix, on te dira: "C'est ici qu'est ton grand-père; il t'aimait bien, prions pour lui!...."

FRANÇOIS TUJAGUE.

NAPOLÉON Ier ET TALMA.

L'Empereur aimait beaucoup Talma: il s'entretenait souvent avec lui de l'art tragique et lui donnait des conseils sur ses rôles. Un matin, le prenant à partie sur la façon dont il jouait le rôle de Néron dans *Britannicus*, il lui dit:

"Je voudrais reconnaître davantage dans votre jeu le combat d'une mauvaise nature avec une bonne éducation. Je désirerais aussi que vous fissiez moins de gestes: ces natures-là ne se répandent pas en dehors; elles sont plus concentrées.

"D'ailleurs, je ne puis trop louer les formes simples et naturelles auxquelles vous avez ramené la tragédie; en effet, lorsque les personnes constituées en dignité, soit qu'elles doivent leur élévation à la naissance ou au talent, sont agitées par les passions ou livrées à des pensées graves, elles parlent sans doute plus haut, mais leur langage ne doit être ni moins vrai, ni moins naturel."

A Erfurt, après une représentation de cette même tragédie de *Britannicus*, Napoléon dit à Talma:

"Vous montrez trop de despote en Néron, dès votre arrivée en scène. D'après l'intention de Racine, dans le commencement de la pièce, Néron ne doit pas paraître cruel: c'est seulement lorsque son amour est contrarié, et qu'il devient jaloux, que son caractère violent se développe tout entier. Vous devez donc garder pour les derniers actes toute la force de l'expression."

Talma reconnut la justesse de cette remarque et corrigea son jeu dans ce sens.

***

A la suite d'une représentation de la *Mort de Pompée*, Napoléon adressa au grand tragédien quelques observations critiques: selon lui, il ne rendait pas bien la pensée de César.

"En débitant, dit l'Empereur, cette longue tirade contre les rois, dans laquelle se trouve ce vers:

Pour moi qui tiens le trône égal à l'infamie,

César ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Il ne parle ainsi que parce qu'il a derrière lui ses Romains, auxquels il est de son intérêt de persuader qu'il a le trône en horreur; mais il est loin d'être convaincu, que ce trône, qui est déjà l'objet de tous ses vœux, soit une chose méprisable. Il importe de ne pas le faire parler en homme convaincu; et c'est ce qui doit être soigneusement indiqué par l'acteur."

On s'est demandé pourquoi Talma n'avait pas reçu la croix de la Légion d'honneur. L'Empereur dit un jour à ce propos:

"Dans mon système de mêler tous les genres de mérite, et de rendre une seule et même récompense universelle, j'eus la pensée de donner la croix à Talma: toutefois, je m'arrêtai devant le caprice de nos mœurs, le ridicule de nos préjugés."

***

CONDITION —DE LA— FEMME AUX ETATS-UNIS.

LA NOUVELLE-ORLEANS.

—Suite—

Il semble que ces grands enfants parlent d'une majesté réelle, tant ils y mettent de sérieux,—le genre de sérieux que les propriétaires de petits souliers accordent à la venue de l'enfant Jésus ou de saint Nicolas dans la nuit de Noël; peut-être n'y croient-ils pas tout à fait, mais ils ne sont pas sûrs de douter. En attendant le roi, voilà ses courtisans qui arrivent de partout: les canons tonnent, les fanfares éclatent, des hourras montent dans les airs. Je prends ma part de l'ovation dont sont l'objet au débotté les délégués militaires descendus du même train. Cette ovation se terminera le soir par un banquet à l'Arsenal. Là des toasts seront échangés par d'anciens adversaires qui, tout en sablant le champagne rappelleront avec courtoisie les coups qu'ils échangèrent, chacun rendant justice à la bravoure des autres, et finiront par boire à la paix, à la camaraderie, à l'hospitalité.

Le temps est loin où les fonctionnaires et officiers du Nord étaient impitoyablement mis en quarantaine, où un général des anciennes armées fédérales voyait toutes les femmes de la ville se lever en masse et sortir de leurs loges à l'Opéra le soir où il osa y entrer. Si les dernières traces d'un profond ressentiment sont éteintes, il faut reconnaître que le rôle de conciliateur a été souvent joué par le carnaval. Il arrive sous le masque de Rex, octroyant à tous, étrangers et amis, des titres, des décorations, les enrôlant pêle-mêle sous sa bannière. De fait le carnaval est un roi très puissant, un roi qui ne craint aucune révolution, le vrai maître de cette capitale hispano-française, la dernière Majesté enfin qui s'impose à l'Amérique républicaine.

Sa puissance repose, comme celle de la plupart des institutions vraiment fortes, sur l'association et sur le mystère. Tous les membres des divers clubs de la Nouvelle-Orléans composent des sociétés secrètes d'un genre inoffensif et joyeux: Festoyeurs de la douzième Nuit, Chevaliers de Comus, Equipage de Protée, d'autres encore qui se partagent la distribution des plaisirs de la ville. Les Festoyeurs, par exemple, célèbrent le jour des Rois, le 6 janvier, par un grand bal, et à cette occasion offrent aux jeunes filles un gâteau où la fève traditionnelle est représentée par un bijou. Mais à l'occasion du carnaval surtout le rôle des "sociétés mystiques" devient d'une haute importance. Les invitations pleuvent et des préparatifs considérables se poursuivent sans que personne jusqu'au dernier moment puisse soupçonner la composition du programme. C'est, entre les membres de telle ou telle société, une espèce de franc-maçonnerie, dont les devoirs folâtres n'ont paru très sérieusement acceptés; dans chaque famille les femmes ne se permettraient jamais une question indiscrète à l'égard de leurs frères, de leurs fils ou de leurs maris, quoiqu'elles sachent fort bien à quoi s'en tenir. Si quelqu'un des chevaliers, pour mieux cacher son jeu, déclare à la veille du mardi gras qu'il va s'absenter, il est tacitement convenu que ce voyage ne le portera pas plus loin que son club.

Parmi les jeunes filles, l'émotion est grande. Quelle sera la reine? Quelles seront les reines plutôt, car Rex et Comus choisissent chacun leur compagne parmi les plus belles, les plus élégantes, les plus à la mode. Mystérieusement l'élue est avertie; elle ignore quel est celui qui l'appelle à partager ses grandeurs; elle ne le verra que sous un masque, mais elle est sûre qu'il fait partie de la meilleure société de la ville. On devine que pendant onze mois sur douze beaucoup de jeunes têtes travaillent et que les ambitions se donnent carrière. Evidemment toutes ces aspirantes à une fugitive royauté ne peuvent être comme les puritaines de Boston occupées par-dessus tout de culture et de philanthropie. Le mariage est encore leur but principal, un but qu'elles n'atteignent pas sans peine, la question d'argent, sous forme d'*espérances*, sinon de dot, n'étant pas toujours dédaignée. Aussi faut-il avouer qu'il y a peu de villes d'Amérique où le flirt soit plus répandu qu'à la Nouvelle-Orléans, flirt sans malice ni complications d'ailleurs, qui va droit son chemin et ne se propose que des fins légitimes.

PENDANT ET APRÈS LE CARNAVAL.

Je dus entrer d'emblée dans la fiction qu'acceptait toute la ville, et durant deux éblouissantes journées suivre le roi de fête en fête. Le lundi gras, selon l'usage, il arriva censé d'Orient dans les passes du Mississipi. Un vapeur pavoisé se prête à la circonstance, des barques nombreuses lui font escorte, toutes les cloches sont en branle, tous les vaisseaux de la rade saluent, les drapeaux de toutes les nations flottent dans l'air qui retentit de musique. Rex, la couronne au front et le sceptre à la main, apporte la joie à ses féaux sujets. Qui est-il? Quelle est la nuée de grands seigneurs qui l'entourent? On s'efforce en vain de reconnaître les figures sous les masques en carton peint qui ne se lèvent jamais. Ces masques, faits avec beaucoup d'art, vous donnent l'illusion, quand il le faut, de la beauté féminine, car aucune femme ne figure tout de bon dans ces folles cérémonies de la rue. Les reines n'apparaissent qu'aux bals du soir, le visage découvert.

J'assiste à l'entrée du roi d'une des fenêtres du Pickwick-Club où le beau monde trompe les ennuis de l'attente en prenant des glaces et en causant. La police à cheval maintient sur deux rangs une populace bigarrée, l'élément de couleur dans tous ses atours. Pendant deux jours et deux nuits, ces gens là sont sur pied; beaucoup de masques, parmi eux, le nègre sachant se costumer à ravir avec une loque ou du papier; les blancs se déguisent en noirs, les noirs en blancs; des bandes de faux Indiens tatoués défilent; les arbres sont chargés de jeunes singes à la tête laineuse, la bouche fendue par un rire d'extase.

Voici la musique militaire, l'état-major, la garde nationale, les milices, des uniformes de couleurs variées, à pied, à cheval: rouges, blancs, gris. Ce sont ces derniers qu'on applaudit le plus fort, les gris du Sud. Puis des voitures défilent, chargées de notabilités, d'hôtes étrangers de haut parage; des bravos partent de toutes les fenêtres. Rex, qui a passé la matinée à se promener sur le fleuve d'un navire à l'autre, et dont le prétendu bagage, que se disputent les portefaix enthousiastes, a été transféré en triomphe de la barque royale à l'Hôtel de Ville; Rex, en grand appareil, se dirige au milieu de ses ducs et de ses chevaliers vers ce même édifice, où le maire lui remet, sur un coussin de velours, les clés de la Nouvelle-Orléans. Ensuite, il cède momentanément la place à Protée que, le soir, nous verrons apparaître, coiffé d'un casque et porté sur le dos d'un griffon, à la clarté des torches brandies par des centaines de nègres en cagoules rouges. Il s'est métamorphosé, cette fois, en prince persan. Le griffon qu'il chevauche semble effleurer de ses ailes d'acier la crête d'une vague. Dix-neuf chars le suivent, représentant l'épopée fabuleuse des premiers rois de Perse: je ne citerai qu'un de ces chars pour donner l'idée des autres, tous d'une égale beauté, portant des monumens énormes et des douzaines de personnages: l'Epreuve du Feu, où le roi Kaus, sous un palanquin d'or, avec toute sa cour, regarde son fils, faussement accusé, se précipiter à cheval dans les flammes. Derrière, ce sont les armées de Féridoum, traversant le Tigre au milieu des palmiers et des cactus;—le culte du feu célébré par des prêtres, en grand appareil, sous la voûte d'un temple embrasé,—la lutte de Roustan contre un dragon de quatre-vingts pieds de longueur;—certaine vision du ciel où un fleuve d'argent roule ses eaux scintillantes d'un bout du tableau à l'autre. Tout cela défile lentement, au pas mesuré des mules revêtues de housses brodées de fleurs de lis, au son de la musique et des vivats; et tant de flammes enveloppent la scène entière qu'on aurait grand'peur d'un véritable incendie si le char des pompiers ne suivait avec des échelles et tous les engins nécessaires, en cas d'accident, car on a vu quelqu'un des édifices mouvans s'écrouler sous le poids des danseurs et des mimes; une jambe cassée, des contusions quelconques peuvent en résulter pour les acteurs; tous les secours sont donc à la portée de la main.

(La suite à dimanche prochain.)

PENSEES ET MAXIMES.

Si les hommes dépensaient pour faire du bien aux autres le quart de ce qu'ils dépensent pour se faire du mal à eux-mêmes, la misère disparaîtrait du monde.

Donnez de l'argent, n'en prêtez pas. Donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

Si j'avais à donner mon opinion sur la différence morale qui existe entre les hommes et les femmes, je dirais que les hommes valent plus et que les femmes valent mieux.

Ce qui est inutile est dangereux.

On obtient la santé de l'esprit comme la santé du corps, en supprimant ce qui fait mal.

On demande pourquoi la nature qui a si bien organisé l'homme pour le mal l'a si mal organisé pour le bien!

Comment se fait-il que tous les petits enfants étant si intelligents, la plupart des hommes soient si bêtes! Ça doit tenir à l'éducation.

M. L.... a la faiblesse d'avoir recours à la teinture pour

Réparer des ans l'irréparable outrage.

Il est convaincu que personne ne se doute de cette coquetterie et il promène à la Nouvelle-Orléans des cheveux et une barbe d'ébène.

Un valet de chambre a volé des bijoux à son maître.

—Voyons, lui dit celui-ci pris d'un mouvement de pitié, dites-moi où vous les avez engagés et je retire ma plainte.

Le larbin indigné:

—Mais c'est du chantage, ça, monsieur!

Une fois n'est pas coutume....

—Quelle est la couleur la plus française du drapeau français?

—C'est le rouge, car les autres couleurs viennent: le bleu, de Prusse, le blanc, d'Espagne, tandis que le *rouge est de Lille!*

Mille pardons!....

MÉMOIRES D'ARTISTES.

Nous parlions, l'autre jour, du projet formé par Mme Sarah Bernhardt de commencer, dans un avenir prochain, la publication de ses *Mémoires*, si vivement attendus. Un journal parisien prête, la même intention à Mme Adelina Patti. Voilà deux nouvelles d'un bien haut intérêt artistique. Quel monde de souvenirs évoqués par ces deux noms qui incarnent, pour ainsi dire, les plus grands succès de l'art dramatique et de l'art lyrique en la seconde moitié de ce siècle!

Il est à remarquer qu'aucune des grandes actrices et des grandes cantatrices de ce siècle n'a laissé de *Mémoires*. Ni Rachel, ni Mlle Georges, ni Mlle Mars, ni Mme Dorval, ni Mme Arnould-Plessy, ni les Brohan, ni Mme Ristori, ni la Malibran, ni la Grisi, ni la Sontag, ni la Pasta, ni l'Alboni, ni Mme Carvalho n'ont laissé de souvenirs. Et pourtant elles ont pris part aux plus grandes manifestations artistiques de l'époque contemporaine, et le récit de leurs succès eût été comme l'histoire même de la scène dramatique et de la scène lyrique.

Mme Sarah Bernhardt et Mme Adelina Patti seront donc les premières à rompre avec la tradition. Nous les en félicitons vivement.

Mais les grandes artistes de ce siècle n'ont pas laissé de *Mémoires*, quelques-unes n'en ont pas moins écrit,—sans y penser,—leurs souvenirs sous forme de lettres, comme Desclée, par exemple, dont la série de lettres à Fanfan, parues il y a quelques mois, eut tant de succès, et comme Rachel, dont les lettres éparses, çà et là, sont d'un si vif intérêt artistique.

Si les actrices et les cantatrices se sont montrées avares de leurs souvenirs, les artistes hommes ont été doublement bavards, pour notre plus grand plaisir d'ailleurs. C'est ainsi que Laferrière, Frédérick-Lemaître, Bouffé, Monrose, Samson, le ténor Roger, le grand Duprez nous ont laissé toute une moisson de souvenirs. Rien de plus amusant et de plus instructif que ceux de Laferrière où nous relevons cette anecdote cueillie un soir à dîner, dans la salle à manger de Mlle Mars:

"Julienne vint annoncer à Mlle Mars qu'elle était servie, et nous passâmes dans la salle à manger. Les places avaient été désignées à l'avance. Le baron Taylor était à la droite de Mlle Mars; je me trouvais à sa gauche. En face de moi était placée une esquisse de Talma, par Gérard, et comme, à plusieurs reprises, j'y jetais les yeux, Mlle Mars nous dit:

"—Vous remarquez ce dessin, Laferrière? Pauvre Talma! Sa faiblesse était de croire qu'il ressemblait à l'Empereur. Un matin, m'étant rendue chez lui en voisine, je vis sur sa cheminée deux portraits dont les têtes avaient été coupées.

"—Eh! m'écriai-je, pourquoi ce massacre?

"Il avait des ciseaux à la main et achevait de découper ces pauvres têtes.

"—Regarde, dit-il.

"Et le vieil enfant, avec un soin extrême, adapta sa propre tête sur l'uniforme de l'Empereur, et celle de l'Empereur sur son costume de Néron; puis aussitôt, donnant à sa physionomie, l'expression terrible de Manlius, lorsqu'il interroge, preuves en main, son perfide ami, il me jeta le fameux:

"—Qu'en dis-tu?

"Je dis que c'est frappant, mon cher Talma, seulement tu aurais bien dû, en lui prêtant ta tête à l'Empereur, lui emprunter un peu de sa puissance afin de sauver nos quinze mille francs que le gouvernement vient de nous enlever.

"Ici la vieille mère Fusil prit la parole:

"—Bourgoin eut, elle aussi, sa manie! ressembler à la Montespan! et elle voulut mourir, comme elle, au milieu de cierges allumés, de sorte qu'elle eut la consolation, au lieu de mourir tout bêtement de la maladie qu'elle avait, d'expirer asphyxiée."

L'anecdote est gentiment racontée. D'ailleurs, Laferrière était plein d'esprit. N'est-ce pas de lui cette lettre écrite à quelqu'un qui lui demandait son âge:

"Cher monsieur, voici votre phrase:

"Il y a trois mois, aviez-vous plus ou "moins de cinquante ans?"

"Il y a trois mois, j'avais vingt-quatre ans, car je jouais *l'Honneur et l'Argent*.

"La veille, dans le *Pauvre Idiot*, j'avais eu, dit-on, dix-huit ans, et en effet c'est l'âge du rôle.

"Mais j'ai vieilli depuis; car, dans *Que dira le monde?* j'ai eu vingt-six ans, et dans la *Conscience*, vingt-sept. Il faut bien se faire une raison.

"Agréez, cher monsieur, avec l'expression de mes sentiments distingués, l'assurance du plaisir que j'éprouve, dans cette circonstance, à vous tirer d'embarras.

"AD. LAFERRIÈRE."

Mais nous n'en finirions pas si nous feuilletions toute cette littérature de souvenirs où les chanteurs montrent parfois autant d'esprit que les comédiens, ainsi que le montre cette piquante anecdote où Duprez raconte comment il fit la connaissance de la Malibran:

"Ce fut à Livourne (où il se trouvait avec Lablache) à une représentation de *Norma* que je fis la connaissance de la Malibran, alors de passage dans cette ville avec Charles de Bériot, son mari. Pendant un entr'acte, nous étions, Mme Duprez et moi, dans notre loge, lorsqu'une femme y entra précipitamment, et, d'une voix pressante, me supplia de me retirer un moment. Je sors à la hâte; quand je rentrai, ma femme me dit: "C'est la Malibran: elle a mangé "trop de *frutti di mare* (petits coquil-"lages de la Méditerranée) avant le "spectacle et...."

"Le lendemain, nous reçumes sa visite. Elle nous témoigna en riant, sa gratitude. Telle fut l'origine, peu poétique, il faut en convenir, d'une amitié qui ne fit que s'accroître."

C'est dans cette série de souvenirs que Duprez raconte comment il trouva l'ut de poitrine de *Guillaume Tell*. Frédéric-Lemaître, lui, dans les siens, nous initie à sa création géniale de Robert Macaire....

Comme il va nous tarder de lire les impressions de Mme Sarah Bernhardt sur les différents rôles qu'elle a si magistralement créés, de la *Fille de Roland* à *Gismonda*, et ceux de Mme Adelina Patti sur son étonnante carrière à travers les deux mondes!

Le jeune Georges est accablé de travaux d'histoire pour le lycée; tout d'un coup, il frappe du poing sur la table:

—Si au moins j'étais né sous François Ier!

—Pourquoi? lui demande sa mère.

—Parce que je n'aurais pas à apprendre tout ce qui s'est passé depuis!

Un nouveau maire a fait afficher dans sa commune l'arrêté suivant:

"A l'occasion de la fête patronale, nous passerons la revue de la section des sapeurs-pompiers l'après-midi, s'il pleut le matin, et le matin, s'il pleut l'après-midi."

Vous voilà avertis, gens de la ville!

—Vous ne sauriez croire, nous disait, hier, le bohème R...., les difficultés que j'ai eues à surmonter pour faire accepter un peu d'argent à mon propriétaire.

—Pas possible! Et pourquoi ne voulait-il pas accepter un peu d'argent?

—Parce qu'il en voulait beaucoup.

Mlle X...., des Nouveautés, est jolie à ravir, mais elle a les mains d'un rouge qui fait involontairement songer à la scie à la mode: "En voulez-vous des z'homards?"

On parlait de cette jeune personne devant Georges Feydeau.

—Elle est fort bien, dit-il, mais je lui trouve un défaut: elle a les mains trop timides.

Purifiez le sang avec la Salsepareille d'Ayer et vous réaliserez dans quel pauvre état de santé vous viviez auparavant.

---

mais vous m'avez dit que deux Français qui se rencontrent dans de telles circonstances doivent être tout de suite deux amis.... A personne au monde encore je n'avais ainsi livré le fond de mon âme; à personne au monde, jamais, vous ne répéterez!....

Jean étendit la main vers un crucifix pendu au-dessus du lit.

Ce fut sa seule réponse. Il eût été incapable, en ce moment, de prononcer une parole.

Ce n'était pas seulement le secret de Fonteroche que cet extraordinaire concours de circonstances venait de lui livrer, mais le secret de l'insurmontable éloignement, presque de la haine que Jacqueline éprouvait pour sa mère.

Il savait enfin pourquoi, sans vocation, sa femme avait voulu se faire religieuse; pourquoi, ensuite, elle avait abandonné sa famille pour l'aimer, lui; pourquoi cette descendante d'une si grande race avait préféré les modestes joies d'un très modeste ménage à l'existence si brillante qui l'attendait.

—Eh! savez-vous, reprenait Fonteroche en souriant, que, tout en me rendant ce service si délicat, vous aurez travaillé pour vos intérêts? La marquise vous présentera à son mari, qui peut vous être extrêmement utile.... C'est un des plus grands industriels du nord de la France....

Jean ne répondit pas encore; son émoi se calmait un peu, mais il ne savait vraiment pas quelle conduite tenir. Devait-il avou[illegible] Fonteroche qui il était, au fond? Avait-il le droit de se soustraire à cette mission qui allait le placer en face de la marquise d'Auseraie...., de sa belle-mère?

Et il était au milieu de ces perplexités, lorsqu'un missionnaire, avisé par l'aide-major, se présenta:

—Soyez le bienvenu, mon Père, dit Fonteroche sans un tremblement.

Jean se retirait.

—Ne vous éloignez pas! supplia le blessé. Je vous veux, tout à l'heure, près de moi....

Jean le rassura d'un signe affectueux, et il sortit emportant son cahier de correspondance à Jacqueline. Et, tout de suite, il déchira ce qu'il avait écrit dans cette journée.

—Oserai-je maintenant lui parler de rien? murmurait-il tout découragé.

Et une grande terreur lui venait aussi de la mission secrète qu'il avait acceptée; et cette pensée le troublait profondément:

—M. de Fonteroche m'aurait-il parlé s'il avait su qui je suis?.... Mon premier devoir n'est-il pas de l'éclairer, sans me préoccuper des conséquences que cela pourra avoir?.... Ou bien dois-je exécuter les choses, sans discuter l'impulsion à laquelle j'obéis?.... Ne dois-je pas me considérer simplement comme un instrument aveugle de la volonté de Dieu?....

Une demi-heure s'écoula.

Puis le missionnaire parut sur le seuil de la chambre et appela [illegible]mais, lui dit-il à voix basse, je n'ai vu accepter l'idée de la mort avec un si parfait courage, une telle simplicité.

Fonteroche, en ce moment, les yeux au ciel, les mains jointes, récitait un *Pater* et un *Ave*, la seule pénitence que son confesseur lui eût ordonnée.

Quand il eut achevé, il fit signe à Jean de venir tout près du lit; il était très fatigué.

—Peut-être, prononça-t-il difficilement, se blessera-t-*elle* de mon indiscrétion!.... Vous lui expliquerez que j'ai eu cette faiblesse de ne pas vouloir mourir sans qu'elle le sût...., que ma dernière pensée...., ma dernière pensée humaine était.... était pour elle.... Et c'est vous que j'ai senti le plus digne de.... de cette confiance.... Cet aide-major était trop jeune.... Le prêtre aurait peut-être refusé.... N'est-ce pas que je n'aurai pas à me repentir de ma confiance en vous?...... Il me semble que personne mieux que vous....

Jean lui serra ardemment la main, et il n'hésita plus sur la conduite à suivre: il ne devait pas empoisonner les dernières minutes de ce moribond.

—Ah! les bandits! s'écria tout à coup Fonteroche,

Et il se dressa sur son lit et fit le geste d'épauler un fusil.

—Ils reculent, les lâches!.... En avant! En avant, morbleu!...

Le délire le prenait. Cela dura peu. Après quelques souvenirs de sa vie de soldat et deux ou trois cris de "Sabre au clair!" Fonteroche demeura tranquille, les yeux [illegible]

Au bout d'une heure, il regarda Jean Raucourt affectueusement, La raison lui revenait.

—Ma montre, murmura-t-il, mettez-la bien à mes yeux....surtout la châtelaine....

C'était la châtelaine en forme de fleur de lis découpée dans un bloc d'or.

—Monsieur.... vous garderez ceci en mémoire de moi.... Il y a, sous cette fleur royale, les armoiries de ma famille....

Jean, qui avait pris la montre dans la poche du blessé, lui présenta ce cachet, sur lequel les yeux de Fonteroche s'attachèrent longuement.

—C'est celui de mes bibelots auquel je tenais le plus au monde......

Le plus joli que la marquise lui eût donné!

Et il ne bougeait plus, et ses yeux demeuraient obstinément fixés sur ce blason.

Et, peu à peu, Jean sentait sa main se refroidir, puis, se glacer...., se raidir....

—Monsieur de Fonteroche! appela-t-il.

Malgré ses yeux toujours grands ouverts, le vicomte ne répondit pas.

Il était mort dans la contemplation de ce bibelot, de ce petit bloc d'or gravé qui lui représentait les glorieux souvenirs de sa famille et l'immense amour qui avait empli sa vie.

QUATRIÈME PARTIE.

I

BÉATITUDE MATINALE

Il n'était pas sept heures du matin lorsque Jules-Séverin Castérac, dit Bonenfant, apparut sur le balcon de bois, communiquant avec sa chambre, qui lui permettait, sans quitter ses aises, de surveiller tout ce qui se passait dans son établissement de louage.

Et tout de suite, il grogna:

—Ah çà! tas de paresseux!

Et il se mit à secouer furieusement la cloche qui était à portée de sa main, en criant:

—Tas de farceurs! Tas de dormeurs!.... Est-ce que vous croyez que vous allez continuer de vous fiche longtemps de moi de la sorte?.... Si je ne vous flanque pas tous à l'amende, aujourd'hui.

Et il avait vraiment l'air très en colère.

Cependant, personne ne se troublait dans les mansardes situées au-dessus des écuries ou parmi les greniers à foin.

Valets et palfreniers savaient à quoi s'en tenir sur les colères du patron, qui les avait mille fois menacés de leur coller le maximum de l'amende et n'avait pas une fois appliqué le minimum.

Ils savaient même que, plus il criait, et plus il était de bonne humeur, attendu que, s'il voulait en avoir vite fini [illegible] journée à Garches, avec cette mignonne Mlle Chouchoute et ce petit polisson de M. Pouf qui l'appelaient Tonton, sans que sa parenté avec M. Jean Raucourt ou avec sa femme eût jamais été nettement expliquée.

Et, peu à peu, les six têtes des garçons préposés à l'intérieur de l'établissement se montraient aux lucarnes.

—Voilà! voilà, patron! on descend!....

Et le patron ne cessait pas de "sabouler":

—S'il y a seulement un cocher qui attend après sa guimbarde ce matin, prenez garde à vous!

On ne lui répondait pas. Rien ne l'arrêtait quand il avait envie de crier ou de secouer sa cloche.

Enfin tout le monde fut à sa besogne, les uns aux harnais, les autres aux chevaux, d'autres aux voitures, de jolies voitures à caisse jaune quadrillée de noir, si chic, si bien tenues que Bonenfant avait la prétention de "dégoter" toutes les "Urbaine," toutes les "Gauloise" du monde.

Quant à la "Compagnie générale," il ne fallait pas lui en parler, il ne daignait même pas admettre la comparaison.

Il grogna encore un peu contre "ce tas de fumistes, tas de flemmards," tas d'une foule de noms dont il était extrêmement prolixe à son lever.

Mais il [illegible]

Il se bichonnait avec amour, "pour ne pas être indigne d'elles"; car c'était un de ses chagrins de se sentir lourd, presque commun, à côté de ces trois aristocratiques créatures qui lui faisaient l'effet, la maman d'une madone, et les enfants de deux anges tombés du ciel.

Et il se rasa à s'écorcher la peau, pour échapper à cet inconscient reproche que Mlle Chouchoute lui avait adressé quelques jours auparavant.

—Pourquoi que tu piques quand tu embrasses, Tonton?

Phrase à la suite de laquelle Mlle Chouchoute avait été mise en pénitence par sa mère, au grand désespoir de Bonnenfant, qui était aussi frappé que les enfants par les punitions qu'il fallait bien leur infliger quelquefois.

Et, après s'être rasé, il se baigna dans de l'eau très parfumée, parce que c'était délicieux lorsque Chouchoute lui disait:

—Que tu sens bon, Tonton!

Car c'était elle toujours qui lui disait des câlineries, Pouf ne songeant, lui, qu'à lui faire des farces.

Et s'étant vêtu d'un complet neuf, genre anglais, il passa près d'un quart d'heure en contemplation devant un cadre semblable à celui que Jean emportait dans tous ses voyages.

Depuis des années, c'était sa première joie, le matin, que de sourire à ces visages aimés.

Et, avec son cœur d'enfant, il [illegible]

—Toi!, tu commences à.... m'ennuyer!

La vérité du récit nous force de reconnaître qu'il employa un mot plus énergique.

—Oui, j'en ai assez de ton Dahomey et de tes warfs et de tes appointements! Et tu vas me faire le plaisir de ne plus bouger de France maintenant! Si tu crois que c'est commode de consoler une petite femme qui pleure toutes les nuits de ne pas avoir son mari!.... Et quant à vous, madame!

Il menaçait le portrait de Jacqueline de son gros doigt!

—Vous n'êtes pas raisonnable! C'est vous qui avez voulu qu'il se charge de ces travaux au dehors, c'est vous qui êtes une ambitieuse, c'est vous qui rêvez gloire, décoration; et ça ne peut pas venir tout seul.... du moins quand on est des gens comme votre mari, c'est-à-dire qu'on fait son devoir sans jamais rien demander!...... Et vous, monsieur?

C'était le tour de Pouf:

—Vous n'aurez pas un cheval qui marche tout seul au Jour de l'an, si vous continuez de ne pas montrer plus de respect pour votre vénérable Tonton! Vous devriez prendre exemple sur mademoiselle votre sœur, qui est un amour de petite fille, quoique quelquefois.... quelquefois....

Il est certain que, quelquefois, Mlle Chouchoute montrait bien de la malice avec son vieux Tonton, et qu'elle ne se gênait pas pour abuser de sa patience. Ne l'[illegible] elle pas attelé, dernièrement, [illegible] dans [illegible]